

## Sommaire

2011 (2) – numéro 37

Éditorial .....	7
-----------------	---

### DOSSIER

DES SÉRIES ET DES VIES  
sous la direction de Renaud Pasquier

#### TEXTES

<i>La forme d'une vie</i> Renaud Pasquier .....	15
<i>Les feux de la vie et de la beauté</i> Guillaume Paugam .....	23
<i>La Griffin-team</i> Robert Saint-Clair .....	35
<i>Le dispositif sériel</i> Renaud Pasquier .....	41
<i>Différer l'Apocalypse</i> Éléonore Feurer .....	47
<i>Espace Mémoire Événement</i> Elizabeth Hodges .....	53
<i>De la Fidélité</i> Renaud Pasquier .....	61
<i>Un sens de la réserve</i> Laurent Dubreuil .....	67

<i>Blonde</i> (suivi de <i>Blonde, Mode d'emploi</i> ) Stéphane Legrand .....	75
<i>The Walking Dead: oubli, ruminations et emblèmes du temps</i> Anne Bourse .....	91
<i>L'utopie sérielle (triptyque)</i> Reanaud Pasquier .....	101
<i>Si toi non plus, ami lecteur, tu n'aimes pas les séries</i> Pierre Savy .....	117

#### TEXTES LIBRES

<i>Des concepts et des faits – La double contradiction des sciences sociales</i> Bastien Bosa .....	121
<i>Appauvrir pour enrichir, une étrange opération philosophique</i> Alessandro Delcò .....	149
<i>À propos de Lumière de L'Éternel, de Ḥasdaï Crescas</i> David Lemler .....	157
<i>La Fabrique des crétiens: souvenirs de Tahiti</i> Caroline Ferraris-Besso .....	163
Table des illustrations .....	179
Bulletin d'abonnement .....	181
Où trouver <i>Labyrinthe</i> .....	182

# éditorial

Jadis on les dédaignait, on les négligeait, on les stigmatisait comme symbole de sous-culture et de mauvais goût, bras armé de l'abêtissement généralisé. Les temps ont bien changé : aujourd'hui, les séries américaines sont portées au pinacle, elles ne sont plus ce plaisir honteux qu'on cachait. Au contraire, il est de bon ton, à tout âge et dans tout milieu, de clamer son admiration pour *Les Sopranos*, *The Wire*, *Mad Men* et bien d'autres, et d'ajouter aux soirées passées devant l'écran les heures de conversation. Enfin les séries suscitent l'écriture, un déferlement de textes, analyses, articles, communications, bien au-delà des cercles de *fans* ou de journalistes spécialisés, jusque là leur domaine réservé. Les sociologues, les philosophes, les critiques littéraires s'en emparent, en font leur objet de prédilection.

*Labyrinthe* souhaiterait moins s'inscrire dans cette vogue que l'interroger. Non que nous voulions prendre de la distance, qu'elle soit amusée, accusatrice ou scientifique, avec cet impressionnant engouement ; il ne s'agit en rien de l'objectiver. Au contraire, c'est justement parce que beaucoup d'entre nous sont amateurs assidus de séries

que nous voulons comprendre comment et pourquoi elles ont pris tant de place dans nos vies et celles de nos contemporains. Mieux encore, comment elles les ont façonnées, informées, transformées. Non pas donc considérer les séries comme des objets à manipuler à notre guise, calibrées selon concepts et raisonnements préalablement construits, mais mettre en jeu notre expérience de spectateur, et donc inverser les rôles : comment *nous* devenons les objets des séries, comment elles nous donnent forme, quelles « formes de vie » elles font naître.

Plutôt que de nous inscrire dans une lignée (Wittgenstein, Agamben), nous avons choisi de garder au concept de « formes de vie » une souplesse bienvenue, adéquate à la multiplicité des effets et versions possibles : la « forme » sera individuelle aussi bien que collective, biopolitique, socioculturelle, ou bien sûr esthétique. On ne pourra donc apporter de réponse satisfaisante qu'en partant justement de la « forme » sérielle, et des esthétiques singulières des séries. À ce titre, le choix est, comme toujours, arbitraire, lié à nos goûts et à nos expériences. Il nous semble qu'avec *Buffy*, *Les Sopranos*, *Walking Dead*, *The*

*Wire*, *Six Feet Under* et bien d'autres fictions évoquées plus ou moins longuement selon la perspective adoptée, nous sommes parvenus à proposer un ensemble vaste et varié, quoique très majoritairement originaire des États-Unis, entre celles qui font déjà figure de « classiques » et d'autres moins célébrées ou reconnues.

Ajoutons que ce dossier n'est en rien interdit, fermé ou illisible pour ceux qui n'aiment pas les séries : d'abord parce que la parole leur est donnée (Pierre Savy est leur ironique représentant, dans le texte qui clôt notre dossier), ensuite parce que tous les auteurs se sont attachés à disposer toutes les informations nécessaires à la bonne compréhension de leurs textes, sans en restreindre l'accès aux seuls *fans* des séries évoquées (ainsi l'article de Stéphane Legrand consacré à *Buffy* est-il accompagné d'un « mode d'emploi » bref et clair), enfin parce que nous faisons le pari que leurs vies aussi sont affectées par le phénomène sériel, partiellement, indirectement, par échos et réverbérations, mais sans demeurer parfaitement indemnes.

Puisque que c'est de nos vies de spectateurs qu'il est question, nos textes mettent en scène des subjectivités aux prises avec l'expérience sérielle et toutes ses conséquences. Dans les pages

qui suivent, le regard analytique prévaudra, mais se mâtinera de confessions, de fiction, de médiations toutes personnelles et de fragments autobiographiques, le « je » relevant ici non de la facilité narcissique mais bien de la nécessité heuristique.

\*\*\*

La section « Textes libres » est constituée de travaux qui sont comme les épisodes poursuivant des séries entamées il y a déjà quelque temps dans *Labyrinthe* : Bastien Bosa et Alessandro Delcò reviennent dans leurs textes sur la question des rapports entre les disciplines (sciences sociales, philosophies) d'une part, entre les disciplines et « les faits » d'autre part, toutes questions qui sont au cœur de la perspective réflexive et épistémologique souvent adoptée par notre revue (voir notamment le dossier « La fin des disciplines ? » du numéro 27). Par ailleurs, le texte de David Lemler rend compte d'un ouvrage qui, pour être ancien et assez oublié, n'en affronte pas moins avec force la question du rapport du judaïsme à la rationalité philosophique : rapport qui, depuis quelques années, a fait dans *Labyrinthe* l'objet de réflexions éparées qui se prolongent ici et devraient se poursuivre encore dans le numéro 38. Enfin, la réflexion de Caroline

## Éditorial

Ferraris-Besso autour des « souvenirs de Tahiti » s'inscrit dans le courant des études post-coloniales que nous explorions en particulier dans le numéro 24 (« Faut-il être postcolonial? »).

Cette continuité (sérielle?) entre des textes devrait faire découvrir aux lecteurs de *Labyrinthe* des thèmes qui, par-delà la structure thématique du dossier, nous tiennent à cœur.



# Dossier

« **Des séries et des vies** »

Coordonné par Renaud Pasquier

Les articles de ce dossier commentent, évoquent longuement ou citent brièvement les séries suivantes :

24	How I met your mother
Agence tout risque ( <i>The A team</i> )	In treatment
Ally McBeal	L'Incroyable Hulk
Amicalement vôtre ( <i>The Persuaders</i> )	L'Inspecteur Derrick
Amour, Gloire et Beauté ( <i>The Bold and the Beautiful</i> )	K2000 ( <i>Knight Rider</i> )
Big Love	LA Law
Le Caméléon ( <i>The Pretender</i> )	Les Sopranos
Code Quantum ( <i>Quantum leap</i> )	Lost
Colombo	Ma Sorcière Bien-aimée ( <i>Bewitched</i> )
Cosby show	Madame est servie ( <i>Who's the Boss ?</i> )
Côte Ouest ( <i>Knots Landing</i> )	Mad Men
La Croisière s'amuse ( <i>Love Boat</i> )	Mariés, deux enfants ( <i>Married... with Children</i> )
Dallas	McGyver
Dawson Creek	Miami Vice
Days of our lives	Les Mystères de l'ouest ( <i>Wild Wild West</i> )
Desperate Housewives	NYPD Blue
Dexter	One life to live
Dollhouse	Papa bricole ( <i>Home improvement</i> )
Dream On	Le Prisonnier ( <i>The Prisoner</i> )
Les Feux de l'amour ( <i>The Young and the Restless</i> )	Roseanne
Friends	Six Feet Under
General Hospital	Star Trek
Les Griffin ( <i>Family Guy</i> )	Starsky et Hutch
Hill Street Blues	Supernatural
L'Homme de l'Atlantide ( <i>The man from Atlantis</i> )	True Blood
L'Homme qui tombe à pic ( <i>The Fall Guy</i> )	Twin Peaks
L'Homme qui valait trois milliards ( <i>The Six million dollar man</i> )	United States of Tara
	Urgences ( <i>ER</i> )
	Walking Dead
	Weeds



# TEXTES



# La forme d'une vie

Renaud Pasquier

contact : renaud.pasquier@gmail.com

Comment se représenter sa propre vie ? Comment se figurer le déroulé des ans, tracer la ligne qui passe par tous les points saillants de notre mémoire et englobe les plages d'oubli qui nous firent, elles aussi, ce que nous sommes ?

Plusieurs formes, plusieurs « patrons » sont à notre disposition. En premier lieu, le biologique : le compte des années superpose les visions d'un corps en croissance, puis en déclin, les mutations successives qui l'affectent, les marques qui s'y inscrivent. S'y ajoute presque toujours le très puissant patron sociologique, qui partage le temps en étapes à franchir régulièrement, de la répétition des « années scolaires » de nos études à l'avènement de ce temps professionnel que l'on nomme *carrière* – la racine du mot et ses connotations (émulation, compétition, vitesse, force, hiérarchie, victoire, défaite, etc.) nous mènent au fameux *curriculum vitae*, la « course de vie » chargée de nous identifier, qui qualifie et quantifie notre réussite selon les critères fixés par la société. Puis, quand le récit s'approfondit et fore plus loin dans l'intimité, un troisième agencement s'impose, plus souple : celui des *événements*, de ces instants d'intensité, déchirures, désirs, douleurs, découvertes en tous genres, tournants décisifs, ou du moins vécus comme tels. En somme une collection d'expériences, heureuses ou malheureuses, et d'émotions par elles suscitées.

Or, au sein de cette collection, il est une catégorie particulière, dont l'importance dans nos récits de vie n'a sans doute fait que croître au cours des siècles, celle des expériences culturelles. Des livres inoubliables aux spectacles bouleversants, des toiles fascinantes aux films exaltants, les œuvres portent des vies à incandescence, par elles refondues et à jamais refigurées. La musique, incontestablement, se taille aujourd'hui la part du lion, tant elle est présente, disponible, et multiforme. Une époque est identifiée par sa musique, tout comme une catégorie sociale, qu'elle soit d'âge ou d'activité ; et la jeunesse, plus que toute autre, fait corps avec la musique qu'elle écoute, elle se définit par elle, et en elle. Qui

ne songe pas à tel moment comme de « celui où j'écoutais » Madonna / Debussy / Joy Division / Charles Aznavour / Miles Davis etc. ? « *Et toi, t'écoutes quoi ?* » : de la réponse dépendra la perception qu'autrui aura de toi, ta place dans une géographie culturelle très complexe. Tu as passé des heures à écouter des disques, tu as tremblé de plaisir en entendant pour la première fois et pour la millième tel ou tel morceau, tu as renié ce que tu as adoré pour te découvrir de nouvelles passions, tu as rêvé toi-même d'être musicien, d'inspirer les foules, de changer des vies, tu collectionnes les disques, tu attribues des sons à chaque période de ta vie, à chaque année, chaque mois, son timbre et sa mélodie.

Tout cela est sans doute vrai pour toi, mais pas pour moi.

Moi, ce sont les séries télévisées qui ont informé ma vie, qui l'ont scandée, colorée, façonnée. Je ne pense pourtant pas être une exception, un cas à part : beaucoup ne reconnaissent pas ce rôle des séries dans leur vie, sans doute par gêne, parce que la télévision on n'en parle qu'en clignant de l'œil, comme de vieux souvenirs pas très reluisants d'un temps où l'on n'était pas encore ce que l'on est aujourd'hui, dont il faut rire alors avec humilité ; d'autres n'y songent même plus, ignorent les heures passées jadis devant l'écran, s'étonnent même que l'on puisse exhumer ces blocs d'insignifiances, ces parts de non-vie traversées sans reste ni conséquence. Elles ont existé cependant, pour les uns comme pour les autres, elles appartiennent à leur histoire, comme à la mienne.

Pourquoi les ai-je alors vécues plus intensément ? Pourquoi, beaucoup plus que les ritournelles et mélodies, et au moins autant que les récits d'abord écoutés avec dévotion puis lus avec passion, est-ce ce cortège de visages devenus familiers, de génériques appris par cœur, de voix françaises postiches récurrentes et bien vite reconnues d'une série à l'autre, de fictions relancées, répétées et avidement ingérées, de décors parcourus presque quotidiennement comme des voisinages, qui a ménagé et peuplé mes espaces intérieurs, nourrissant mon imagination, mes pensées, mes perceptions, structurant mes personnelles affabulations ? Je ne sais pas, mais le fait est là.

Il y eut d'abord l'ère des héros. Une grande partie étaient dessinés, souvent japonais, approximativement animés, mais déjà les côtoyaient, dans mon esprit embrasé par la fiction, des êtres de chair. De chair, mais pas seulement : Steve Austin, *l'homme qui valait trois milliards*, le plus grand d'entre tous, le plus aimé, a échappé à une mort certaine en mêlant l'acier à sa chair. Avec tous les autres, mais plus que tous les

autres, il m'offrait, il nous offrait, à nous, créatures incomplètes, l'image d'un devenir possible, d'une puissance future et de métamorphoses extraordinaires qui nous arracheraient à notre humble condition – et, à l'âge où s'éveillaient la conscience et l'angoisse de notre finitude, sa résurrection bionique représentait un hypothétique espoir de salut. Steve Austin l'homme bionique, Marc Harris l'homme-poisson (*L'Homme de l'Atlantide*, aux mains et pieds palmés), Hulk l'homme-monstre, ou même de très simples mais très valeureux policiers, comme les détectives Starsky et Hutch, et tant d'autres : tous nous promettaient une vie plus large, plus nombreuse et plus intense, dont les simples échantillons qu'ils représentaient attisaient nos aspirations.

L'adolescence venue, et la candeur abolie, les fictions héroïques laissèrent la place aux fictions ironiques. Certes, le passage ne fut pas aussi abrupt : l'humour n'était pas absent de notre regard enfantin, ni des récits que nous absorbions. Les enquêtes de Starsky et Hutch, celles des dandys Brett Sinclair et Dany Wilde dans *Amicalement Vôtre* (*The Persuaders*), comme celles de James West et Artemus Gordon, héros des *Mystères de l'Ouest* (*The Wild Wild West*), et j'en passe, faisaient la part belle au comique et à la complicité des spectateurs. Mais désormais le ricanement était devenu, pour moi et mes semblables, le mode de perception privilégié des séries, quels que soient leur genre et leurs intentions affichées ; des séries, mais aussi de l'humanité, et de l'univers. Les séries, surtout les plus caricaturales et les plus aberrantes d'entre elles, étaient à nos yeux les parfaites représentations de notre monde, les plus adéquates au rapport que nous entretenions, que j'entretenais avec lui. Il était devenu une inépuisable réserve de ridicule ; tout était matière à moquerie, et ma vie n'était plus qu'une longue grimace entrecoupée de gloussements. Le règne du Second Degré était sans partage : plus rien n'était sérieux, plus rien ne méritait le recueillement et la solennité. Ce fut l'époque des fous rires inextinguibles devant les rictus carnassiers de J.R. Ewing (*Dallas*), face aux Américains moyens de *La Croisière s'amuse* (*The Love Boat*), à l'écoute des vertigineux dialogues de l'*Inspecteur Derrick* ou en tentant de suivre les improbables péripéties d'une telenovela brésilienne. Comme un symbole, Lee Majors, l'acteur qui incarnait jadis Steve Austin, avait pris désormais l'apparence de Colt Seavers (*L'Homme qui tombe à pic*), cascadeur de son état (soit l'homme de la feinte, le maître es-supercherie) : de raide, impassible et pur qu'il l'avait été, il était devenu roublard, ricaneur et cabotin. Comme nous.

Près de vingt ans s'étaient ainsi écoulés, et j'avais été des kyrielles de personnages, j'avais vécu des centaines de vies, j'avais connu bien des pays, des douleurs, des succès. Les années scolaires m'étaient des saisons, les journées des épisodes, et j'étais personnage – un coup protagoniste, d'autres fois secondaire – de toutes ces séries qu'étaient ma vie et celles des autres. Cependant, entre l'adhésion avide et la distance rigolarde – qui se succédaient, s'alternaient, se mêlaient même de temps à autre – il arriva souvent que de nouveaux affects inconnus se saisissent de moi à l'improviste, me fassent entrevoir fugitivement d'autres perspectives sur le monde. Ce furent des expériences étonnantes, parfois angoissantes, suscitées par d'étranges et inclassables séries : la *Quatrième dimension (The Twilight Zone)* dont je sortais tremblant, mes certitudes les plus profondes durement ébranlées, mon esprit secoué, intimement habité par la fragilité du monde ; *Chapeau Melon et Bottes de cuir (The Avengers)*, dont l'humour raffiné et délicatement absurde désarmait mes rires gras, favorisant plutôt une sorte de rêverie souriante ; *Colombo* dont les enquêtes, sciemment dépourvues de tout suspense, aiguisaient l'intellect et affinaient le regard sans recourir à d'ordinaires subterfuges ; ou encore *Le Prisonnier*, qui élevait la paranoïa au rang de regard lucide sur le monde, mais aussi d'art majeur.

Ces comètes – pas si isolées, pas si rares – annonçaient la grande rupture, que des années d'immersion avaient rendu possible, disposant lentement les esprits, le mien, les vôtres, à un vaste et progressif bouleversement des perceptions et conceptions.

Pour ma part, il se fit en trois temps. Je ne prétends pas qu'il en fut de même pour chacun, toutes les histoires diffèrent. Mais à mes yeux, du moins, trois séries ouvrirent des voies nouvelles, multiplièrent les possibles, et de la sorte élargirent nos vies.

Il y eut d'abord *Hill Street Blues*. La traduction française hésita entre le titre original et *Capitaine Furillo*, cherchant à ramener une fiction débordante à un héros central, alors que précisément, le titre anglais désignait un lieu (le commissariat de Hill Street, dans une grande ville américaine anonyme) et une atmosphère, un entrelacs de sensations qui est aussi un genre musical (le *blues*). Il n'y avait pas *un* héros dans *Hill Street Blues*, mais des dizaines, que nous suivions jusque dans les strates les plus monotones de leur quotidien : les policiers de Hill Street, aux prises avec leurs petites misères routinières, annoncées au début

## *La forme d'une vie*

de chaque épisode par quelques notes de piano mélancoliques, d'abord hésitantes, puis s'ébrouant timidement, qui me plongeaient dans une tristesse ouatée désormais associées aux visages fatigués des acteurs, aux couloirs sombres de ce commissariat et aux rues sordides de la ville. Steven Bochco, le créateur de *Hill Street Blues*, avait de la sorte permis l'expansion de la forme série, détruisant le carcan qui l'enserrait : celui du *feuilleton*, et de ses lassantes péripéties, au profit de la chronique, chorale, quotidienne, à sa manière sociologique. À la manière d'un Flaubert, il conféra le rang de matière fictionnelle aux détails les plus insignifiants, les plus triviaux, brisant ainsi, au passage, le mur qui séparait la série du documentaire (en usant notamment des mêmes procédés visuels). Il poursuivrait l'effort avec d'autres réussites (*LA Law*, *NYPD Blue*, etc.), et surtout ouvrait la voie aux grandes séries à venir qui hériteraient de son souci du quotidien (on songe à *Urgences*), et de son sens de la durée (on songe, par exemple à la lenteur si vivante des *Sopranos*). Mais c'est bien sûr *The Wire*, la série policière dont la ville de Baltimore est l'héroïne, à travers ses policiers, ses dealers, ses drogués et ses hommes politiques, qui doit le plus au génie de Bochco, et à *Hill Street Blues*.

Le champ des séries n'avait plus de limite dans l'espace et dans le temps : les minutes les plus vides, les lieux les moins pittoresques lui appartenaient aussi, désormais. Moi-même, ma propre vie, notre quotidien à tous devenait à présent matière fictionnelle, et pas seulement comique, comme jadis. Étendu *horizontalement*, ce champ devait aussi s'approfondir *verticalement*.

Les inquiétants sommets neigeux de Twin Peaks semblent désigner les hauteurs nouvelles où s'élèvent la série. C'est pourtant dans les profondeurs que David Lynch explore des territoires vierges : sous le quotidien d'une petite bourgade de province américaine, sous les figures traditionnelles et les intrigues classiques, sentimentales, financières ou policières, agissent des forces souterraines et des puissances surnaturelles. C'est dans l'Inconscient que se trament, se nouent, et se résolvent les mystères de Twin Peaks, et Dale Cooper, l'énigmatique agent du FBI, a recours à ses propres rêves et à la magie pour découvrir qui a tué Laura Palmer (une question qui tint en haleine le monde entier pendant des mois, à la fin des années 1980). Ce sombre récit de possession tient à distance les analyses freudiennes pour nous baigner dans le monde des fantasmes, des cauchemars et des visions. Lynch inscrit la série dans la plus archaïque des traditions narratives, celle des mythes et des contes ;

où le loup affamé erre dans la forêt à la recherche de l'innocente à croquer, mais en lui donnant la plus moderne et la plus sophistiquée des formes visuelles.

Si *Hill Street Blues* avait abattu le mur qui séparait la fiction de la chronique documentaire, *Twin Peaks* démantèle les barrières entre rêve et réalité, conscient et inconscient, réel et imaginaire. Lynch a ouvert les vannes, et lâché dans l'univers des séries les créatures de l'inconscient, où s'engouffrèrent aussi les vampires de *Buffy* ou *True Blood*, les démons de *Supernatural*, et les morts-vivants de *Walking Dead*, avec, à leur tête, l'abominable Bob, qui hantait donc *Twin Peaks*. Quel être de fiction m'inspira jamais plus de terreur que le démon Bob, avec ses longs cheveux gris filasse, sa veste en jean sale et son large sourire diabolique ? Cette terreur s'est-elle jamais vraiment éteinte ? Bob ne continue-t-il pas à errer à travers ces fictions qu'on dit « réalistes », et qui nous font partager les tourments les plus intimes de leurs héros ? N'est-ce pas son visage que l'inhumain Marlo, très matérialiste chef de gang des dernières saisons de *The Wire*, mais d'une froide cruauté rarement représentée, contemple quand il regarde un miroir ? Si nous voyageons à travers les fantasmes d'Ally McBeal, les rêves de Tony Soprano, les hallucinations des personnages de *Six Feet Under*, ou si un psychologue peut devenir le héros d'une série (*En analyse*, soit *In Treatment* version américaine), c'est parce que Lynch nous a ouvert la porte.

Ou plutôt parce qu'il a retourné la forme série comme un gant, exhibant et mettant en scène la masse grouillante de phobies, fantasmes et pulsions qui la sous-tend toujours. Au fond, *Mad Men* reprend à sa manière le procédé lynchien : Don Draper et sa femme Betty, couple apparemment idéal des années soixante commençantes, présentent une ressemblance stupéfiante avec le couple riant et farfêlu de *Ma Sorcière bien-aimée* (*Bewitched*) ; de fait, Jean-Pierre, le grand dadais marié à la belle Samantha, sorcière de son état, est publicitaire, comme Don, et plus d'un personnage de cette aimable comédie fantastique trouve son équivalent dans *Mad Men*, à ceci près que Matt Weiner, le créateur, choisit de mettre en lumière les craquelures dans l'image enchantée de ce couple, et de l'Amérique d'alors telle qu'elle se percevait, et telle que nous la percevons encore. Il n'est dans *Mad Men* nul démon, nulle sorcellerie, mais bien, à travers les turpitudes de Don, un aperçu des pulsions effrénées et irrépessibles qui bouillonnent sous l'apparence policée d'une Amérique élégante et puissante.